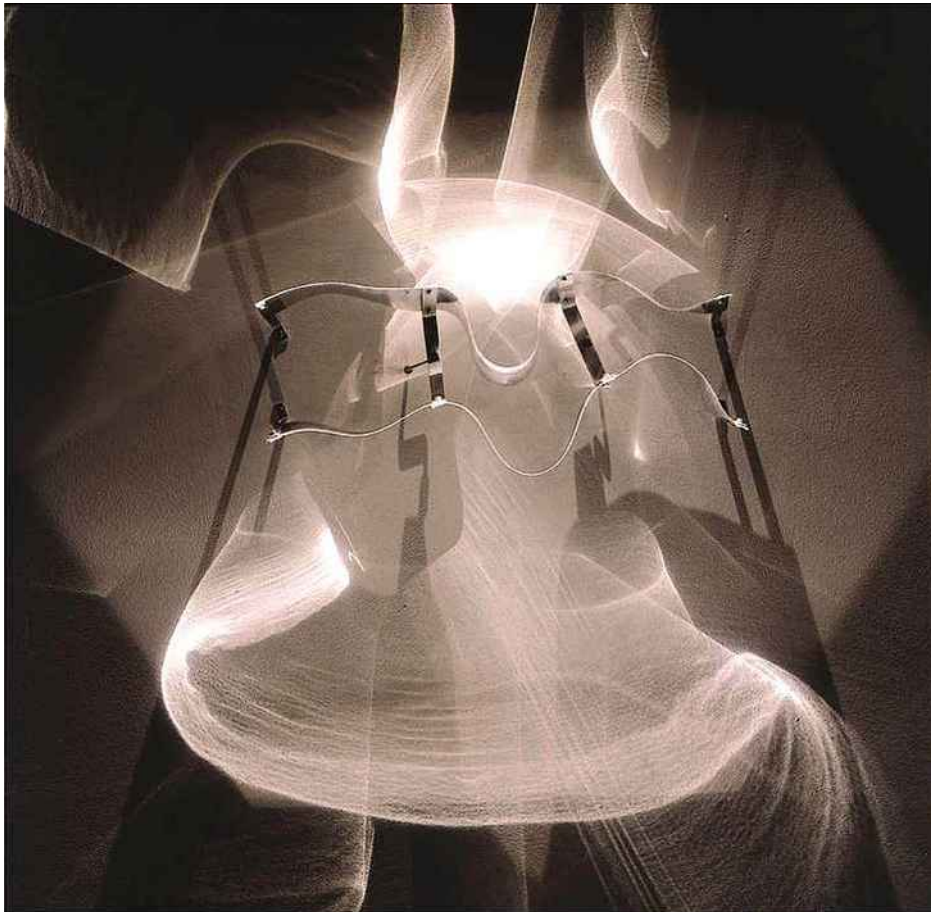




JULIO LE PARC AU PALAIS DE TOKYO

Visite au maître des lumières

Les œuvres de cet artiste argentin de 84 ans vont envahir le site de la plus branchée des installations parisiennes. Bernard Génès lui a rendu visite



Julio Le Parc, Palais de Tokyo, Paris 16^e,
01-81-97-35-88 Du 27 février au 13 mai

Il porte bien son habit, Julio Le Parc. Un habit d'artiste-ouvrier qui est le sien depuis des années. Casquette, petit foulard noir sur un pull sombre au revers orange, pantalon de velours noir. Et puis une grande blouse bleue dont la poche supérieure laisse voir les capuchons de stylos et de feutres. Prêt à bosser. L'atelier de Julio Le Parc, situé à Cachan, est invisible depuis la petite rue qui l'abrite. Disposé en L, le bâtiment comporte une aile ancienne, autrefois une manufacture de cosmétiques. Julio Le

« Continuuelumière avec formes en contorsion »
(1966-2012),
par Julio Le Parc

Parc y a adjoint une construction sur deux étages, donnant à l'ensemble l'apparence d'une véritable « factory ». L'artiste y vit et travaille avec son épouse Marta – elle-même artiste – et leurs trois fils. Depuis près d'une quarantaine d'années, c'est là qu'il conçoit et réalise ses œuvres, imposante noria composée de tableaux, d'installations lumineuses, de mobiles, de sculptures. Né en Argentine en 1928, Julio Le Parc est un chercheur, sans cesse à l'affût d'horizons différents. Pour lui, l'art est un champ de bataille où les idées s'affrontent, où les formes naissent et évoluent. Il est un ennemi de l'immobilisme.

Pour accéder à la pièce où il travaille, il faut traverser un premier étage, une salle tout en longueur. Ambiance studieuse. Une jeune femme scrute l'écran d'un ordinateur. Il y a là aussi des tableaux, des boîtes contenant des archives, des sculptures. Après avoir emprunté un escalier étroit, on pénètre dans le studio du créateur. Une grande pièce immaculée sous un haut plafond, baignée de lumière. Des haut-parleurs invisibles déversent un fond de musique classique. Au mur, un grand tableau aux couleurs contrastées : un soleil noir ourlé de langues de couleurs vives, flottant dans un espace nimbé d'obscurité. Sur de grandes caisses en bois, on lit l'inscription « PdT », signe que certaines œuvres vont bientôt partir pour l'exposition que le Palais de Tokyo lui consacre à partir de la fin de ce mois de février. Une rétrospective ? Julio Le Parc préfère parler d'une présentation monographique qui s'étend sur près de cinq décennies de création. Assis près d'une table sur laquelle a été déployé le plan de l'exposition, il présente les différentes salles, précise l'emplacement des œuvres. Perçoit-il cet imposant hommage comme une revanche, alors que les institutions françaises l'ont souvent boudé ? Il s'en défend et raconte : « En 1972, le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris souhaitait me consacrer une rétrospective. J'ai pris une pièce et j'ai tiré à pile ou face ; j'ai perdu. Donc j'ai dit non. » La même année, il boycotte l'exposition en France, refusant de cautionner – et avec lui nombre d'artistes – une initiative qu'il considère comme une tentative de récupération politicienne. Activiste, Julio Le Parc l'a été en Mai-68 en participant à l'Atelier populaire des Beaux-Arts (cette même année il sera expulsé de France durant cinq mois, après avoir été arrêté à proximité des usines Renault de Flins, théâtre d'affrontements violents avec



les forces de l'ordre). L'année suivante, il mène campagne pour le boycott de la biennale de São Paulo, au moment où le Brésil est sous la botte d'une dictature militaire. « *A cette époque, dit-il, les artistes se réunissaient plus facilement aussi bien pour défendre des idées que pour faire des recherches. Aujourd'hui, l'artiste est isolé, l'individualisme a pris le dessus.* » Nostalgie des années de rébellion ? La voix de cet infatigable défenseur des droits de l'homme ne le laisse pas deviner. Tandis qu'il égrène le récit de son arrivée en France en 1958, de ses journées entières passées à dessiner dans une chambre d'hôtel de la rue Delambre, de sa rencontre avec Vasarely, de la fondation du Grav (Groupe de

Julio Le Parc
en octobre 2011

Recherche d'Art visuel), le regard du visiteur est happé par les œuvres environnantes. Ainsi ce mobile, suspendu au plafond : les lames miroitantes qui le composent oscillent, chacune réfléchissant une image et une lumière différentes, formant un rideau hypnotique. Julio Le Parc justifie cette approche en déclarant vouloir « *créer une instabilité visuelle dans l'œil du spectateur* ». De même – comme on le verra au Palais de Tokyo – il incite ce même spectateur à s'impliquer dans l'expo, lui proposant par exemple de participer à des jeux-enquêtes.

Le monde de Julio Le Parc est grand et mouvant. Ses constructions obéissent à une géométrie fallacieuse et déroutante, les effets optiques étant provoqués soit par le déplacement du spectateur devant le motif peint ou les formes en relief, soit par l'action de dispositifs qui créent un jeu d'ombres spectrales. Julio Le Parc conserve dans son atelier plusieurs de ces installations. Pour les découvrir, il faut pénétrer dans une enfilade de pièces situées au rez-de-chaussée. Au cœur de cette nef, on discerne les étranges machines, tableaux à fond noir sur lesquels la lumière réfléchi, diffractée ou réfractée crée des oscillations, des vibrations, des pulsations. Ici, l'œil n'est plus maître du jeu. Il succombe à la poésie électrique de ces faisceaux qui dessinent d'improbables pyramides, vagues et cathédrales d'un pays dont nous ne verrons jamais la terre. Seulement les pâles lumières. **BERNARD GÉNIÈS**

La folie Tokyo

Mission réussie pour Jean de Loisy, le nouveau patron du Palais de Tokyo. Lors des huit mois ayant suivi sa réouverture, plus de 400 000 visiteurs ont franchi les portes de ce lieu parisien entièrement dédié à la création contemporaine. Les expositions (dont celle consacrée à Fabrice Hyber), les débats, les rencontres (avec l'écrivain chinois Liao Yiwu) ont déplacé les foules. Pour le lancement de la saison 2, ce 27 février, la programmation s'annonce tout aussi excitante. Outre l'expo de Julio Le Parc, on pourra découvrir dans le même temps celles de François Curlet, Dewar et Gicquel, Joachim Koester cependant que seront explorées les « Nouvelles Impressions de Raymond Roussel ». Au cours de l'année, un nouveau restaurant sera ouvert (face à la Seine), des concerts seront organisés ainsi que des projections de films. Sans oublier les « Alertes », ces dispositifs qui permettent à des artistes de montrer des œuvres liées à des questions d'actualité. Autre signe d'encouragement : si cet « anti-musée » (il ne possède pas de collections) est subventionné à 50% par l'Etat, il doit aussi son existence aux contributions de mécènes et de partenaires, groupes ou entreprises, qui ont reconduit leurs contributions pour l'année 2013. Plutôt bon signe... B. G.